

Pédication, se faisait jour à de certains moments avec une fougue inattendue. Yveline était bien la sœur d'Elme et la fille de son père. La politesse indifférente de son éducatrice avait pu lui donner un vernis superficiel ; bien mieux, pendant les années d'enfance, elle avait été réellement l'aimable petite fille parfaitement égoïste et bien élevée, qui à des yeux mondains semblait l'enfant modèle. Mais on ne peut briser par les circonstances extérieures un organisme vivant et fort : la vraie nature d'Yveline, une fois soustraite à l'influence unique, s'était développée au milieu de compagnes de son âge, par l'étude, par le contact, par la réflexion ; la chaleur de cœur, qu'on croyait nulle ou éteinte en elle, couvait dans la cendre, dévorant chaque jour sa mince enveloppe, prête à éclater au premier choc.

C'est le sentiment de cette vie latente qui, par une pudeur exagérée, forçait Yveline à se replier davantage sur elle-même à sembler plus indifférente et plus indifférente et plus glacée. La jeune fille avait presque peur de ce qu'elle devinait dans son âme ; elle aurait rougi, dans une société où tout n'était qu'apparence, de laisser soupçonner une pareille intensité de vie ; elle se serait crue en faute, si l'instinct irrépressible de la vie ne lui avait répété qu'elle n'était pas faite uniquement pour sacrifier aux conventions spéciales du monde qu'affectionnait Mme de la Rouveraye.

C'était un monde charmant, mais creux et vide. Les femmes y étaient parfaitement bien élevées, les hommes s'y montraient sans reproche, les opinions y étaient modérées, les actions pondérées, les sourires ne s'y accentuaient jamais trop, afin de ne pas dégénérer en rire : d'abord parce que le rire bruyant est vulgaire, et aussi parce qu'il creuse des plis sur le visage. Aussi les femmes y étaient éternellement jolies ; la vieillesse ne s'y trahissait que par les défaillances du teint, et encore savait-on corriger les erreurs et les faiblesses de la nature. Les jeunes gens étaient bien mis et saluaient à ravir ; les jeunes filles s'y mariaient sans qu'un pli de leur jeune front trahit une préoccupation intérieure ; mais, chose assez singulière, les jeunes gens de ce monde n'épousaient point les jeunes ; ils paraissaient, valsaient, cotillaient, puis disparaissaient pour ne plus revenir que longtemps après, mariés ou dignitaires.